



Evangelische Frauen Schweiz (EFS)
Femmes Protestantes en Suisse (FPS)

Vivre ensemble dans la diversité religieuse et culturelle

Voir avec le cœur – Oser la rencontre – Poser les limites

Nous vivons aujourd'hui dans une société multiculturelle et multireligieuse. La question n'est plus de savoir si nous le voulons ou non, mais comment s'organiser pour vivre ensemble en paix. Dans leur prise de position, les Femmes protestantes entendent montrer combien il est important d'affiner son regard et de nuancer ses propos pour se situer et agir dans la diversité religieuse et culturelle. Nous espérons aussi susciter la curiosité et le courage d'oser la rencontre.

Deux sujets de réflexion

1. Religion, culture et identité

Diversité religieuse : Ma voisine vit sa foi chrétienne autrement que moi. Son amie la vit encore différemment. Bien que nous nous définissions toutes comme chrétiennes, nous ne pouvons plus aujourd'hui parler «du» christianisme à propos de notre foi, mais bien «des» christianismes. Ce qui vaut pour la religiosité chrétienne est vrai aussi pour la religiosité juive, musulmane, bouddhiste ou hindouiste. Il n'y a donc pas le juif, ou la musulmane, ni la chrétienne typique. Pour vivre ensemble, nous n'avons pas affaire à des religions, mais à des personnes qui se réclament d'une religion et vivent cette appartenance de manière diversifiée.

Diversité culturelle : La manière dont je définis la culture suisse n'est pas identique à la définition que d'autres personnes en donnent. Il n'y a donc pas la culture suisse, la culture islamique, mais des cultures suisses, des cultures islamiques. La culture n'est pas innée; c'est un ensemble de choses apprises, qui ne forment pas un bloc rigide, mais bien plutôt un système ouvert, en constante évolution.

Identité diverse : Mon identité est faite d'un mélange de traits personnels, religieux, culturels et sociaux. Je suis femme et en même temps mère, fille et compagne. Je suis aussi protestante, thurgovienne, paysanne et membre d'un parti. Mes diverses appartenances, mon environnement, mes expériences et ce que j'en fais m'ont façonnée et me façonnent encore, faisant de moi un être unique, qui n'est interchangeable avec aucun autre. Je suis blessée lorsque des personnes me réduisent à ma culture ou à ma religion – ou plutôt à ce qu'elles pensent être ma culture ou ma religion. Je ne me résume pas à une religion ou à une culture. J'aimerais être prise au sérieux comme être humain et comme individu. Ce qui est valable pour moi l'est également pour ceux et celles qui viennent d'ailleurs.

2. Religion et intégration

Ce que nous expérimentons souvent en tant que chrétiennes vaut également pour les autres religions : l'appartenance à une religion donne du sens. Elle est un refuge et la source de l'estime de soi. Il n'est donc pas étonnant que la religion soit particulièrement importante pour des personnes dont les repères ont été ébranlés par l'expérience du déracinement et le fait de résider dans un pays étranger. Une appartenance religieuse très forte ne représente pas forcément un handicap à l'intégration. La personne qui sait où sont ses racines peut généralement mieux s'ouvrir à ce qui est nouveau. Il n'est donc pas a priori mauvais de se ressourcer de temps à autre dans sa communauté d'origine. Mais la religion devient un handicap à l'intégration lorsque les membres d'une communauté religieuse (et culturelle) se retirent totalement en son sein, que le contact avec leurs coreligionnaires leur suffit et qu'ils ne participent guère à la société majoritaire dans laquelle ils résident.

La religion a un potentiel d'intégration : des groupements religieux (ou culturels) peuvent être des passerelles vers la société d'accueil. Ils le sont quand ils permettent à leurs membres de se familiariser plus facilement avec leur nouveau pays. À côté d'un soutien psychologique, émotionnel et spirituel, il importe qu'ils offrent aussi des lieux de prise de conscience de soi et de retraite temporaire.

Si nous cherchons à rencontrer les adeptes d'autres religions et leurs communautés, nous contribuons à jeter des ponts entre la société d'accueil et les personnes immigrées. Si, conscientes des forces positives de notre propre religion, nous attirons l'attention sur ces mêmes forces dans d'autres religions et sur leur potentiel d'intégration, nous contribuerons à ce que le public perçoive la religion de manière plus positive et nuancée.

Recommandations

1. Jeter un regard attentif – sur nous-mêmes

Même si ce qui vient d'ailleurs nous fascine, les autres religions et cultures peuvent provoquer de l'inconfort et de la peur. De tels sentiments sont à prendre au sérieux, mais ils ne doivent pas nous paralyser. Pour les prendre au sérieux, il convient de les regarder de plus près. Les regarder de près signifie mettre un nom sur ce qui nous fait du souci, sans se cacher, en tant qu'individu ou communauté, derrière des lieux communs. Cela va nous permettre de mieux cerner nos réticences et rendra la confrontation plus simple.

2. Jeter un regard attentif – sur les autres

Une femme qui porte un foulard nous intrigue. Elle met en route un cinéma dans notre tête : Cette femme est-elle brimée, privée de liberté ? Ou s'est-elle émancipée de la religion et porte-t-elle le foulard parce qu'elle l'a décidé de son plein gré ? Ou encore le foulard est-il pour elle un simple signe distinctif de la foi, comme pour une sœur catholique ?

Dans la pluralité culturelle et religieuse dans laquelle nous vivons, bien des questions ne trouvent pas de solution simple, valable pour tous les cas. La plupart des réponses sont diversifiées et personnelles, comme celles qui concernent le port du foulard. Souvent, la manière de voir de l'extérieur ne correspond pas à celle de la personne concernée.

Ne nous contentons pas du premier regard. Ne nous laissons pas séduire par une image et un jugement trop rapides. Lorsque que nous nous efforçons honnêtement de comprendre les autres et sommes prêtes à voir autre chose que ce que nous voulions

voir, beaucoup de choses nous apparaissent sous un jour nouveau. Il est essentiel d'avoir un regard critique et diversité, aussi bien sur nos compatriotes que sur les gens venus d'ailleurs.

3. Ne pas se contenter du regard – oser les rencontres

Pour que la cohabitation devienne *un vivre ensemble* et pas seulement *un vivre côte à côte*, il faut des rencontres. Les rencontres nous enrichissent parce qu'elles nous font percevoir un peu la vie d'autres personnes. Ce n'est qu'en parlant ensemble, et non en parlant des autres, que nous apprenons à mieux nous connaître. Les étrangers nous deviennent proches. Une autre culture, une autre religion prennent un visage et nous deviennent plus accessibles. La rencontre nous fait découvrir des points communs : le souci pour l'avenir des enfants, la tristesse causée par la maladie du conjoint, la joie à la naissance d'un petit enfant, le réconfort que nous apporte la religion. Nous discernons alors aussi ce qui nous sépare.

La rencontre avec des personnes d'autres cultures et religions nous permet de mieux prendre conscience de ce qui nous a façonnées sur le plan religieux, culturel et personnel : Qu'est-ce qui est particulièrement important pour moi ? Quel point est négociable – ou ne l'est pas ? Bien des questions ne s'éclaircissent que dans l'échange avec des personnes qui ont un autre arrière-fond.

4. Ne pas détourner le regard – montrer clairement les limites

Ce qui est exotique n'est pas forcément bon, ni inattaquable. La tolérance a des limites : Lorsqu'il y a de l'injustice, nous n'avons pas le droit de détourner notre regard, qu'il s'agisse de compatriotes ou de personnes immigrées. Aucune référence à la religion, à la culture ou à la tradition ne peut légitimer le non-respect des droits humains. Ce qu'une personne définit comme étant sa religion, sa culture ou sa tradition ne saurait camoufler un comportement contraire au droit. Le noyau des droits fondamentaux et humains n'est pas négociable.

En Suisse aussi, il y a des mariages forcés et des mutilations génitales (excision) : En 2001, on a estimé qu'environ 6700 femmes et fillettes vivant en Suisse étaient excisées ou menacées de l'être. On ne dispose pas de chiffres fiables concernant les mariages forcés en Suisse. Les mariages forcés et les mutilations génitales se pratiquent généralement dans des familles traditionalistes, structurées de manière patriarcale. Ils ne sont pas le fait d'une religion en particulier. Si nous avons connaissance de tels faits, il est de notre devoir de chrétiennes et de concitoyennes de réagir. Pour ce faire, nous pouvons nous appuyer sur la législation suisse et faire appel à des centres de consultation.¹ Ils nous aideront à agir correctement et avec respect, de manière à ce que les femmes concernées ne soient pas inutilement stigmatisées.

Un mariage arrangé ne doit pas être confondu avec un mariage forcé. On ne peut exclure que la fiancée se soit décidée consciemment et sans pression pour ce type d'union. Nous n'avons pas le droit d'empêcher une femme de choisir son partenaire selon d'autres critères que ceux qui sont en vigueur chez nous, même s'ils ne nous paraissent pas justes. Ce n'est pas de la tolérance aveugle, mais du respect d'une autre manière d'être.

¹ www.terre-des-femmes.ch; www.centrelavi-bienne.ch; www.surgir.ch; www.zwangsheirat.ch; www.frauenhaus-schweiz.ch; www.lantana.ch;

5. Jeter un regard en arrière – dans notre histoire

Lorsque l'Armée du salut a commencé son activité en Suisse en 1883, elle a suscité des peurs. On lui reprochait de convertir ses membres par des techniques proches de l'hypnose, de déstabiliser et d'exploiter des gens. Des locaux de l'Armée du salut ont été dévastés et des salutistes roués de coups par des personnes en colère. Le Tribunal fédéral intervint en interdisant certaines de leurs réunions, afin de préserver l'ordre public. Il fallut attendre 1890 pour que toutes les interdictions soient levées. Aujourd'hui l'Armée du Salut est une Eglise libre reconnue et fait partie du paysage de nos rues avant Noël. On apprécie son engagement pour les personnes qui sont en marge de la société.

Lorsque les premiers Italiens sont arrivés dans les années 60, les Suisses les ont accueillis avec beaucoup de méfiance. On avait entre autres peur qu'ils ne détournent les femmes suisses de leurs maris. Aujourd'hui, les pâtes et la pizza font partie des mets préférés dans notre pays. La méfiance du début à l'égard des concitoyens et concitoyennes d'origine italienne est oubliée depuis longtemps.

Lorsque les premiers Tamouls sont arrivés dans les années 80, les Suisses ne les acceptaient pas. Les journaux de boulevard les caricaturaient, un couteau à la main, et les présentaient comme des dealers et des parasites. Aujourd'hui, ils sont considérés comme assidus, agréables et modestes.

Le mécanisme est toujours le même : Au début, l'inconnu est perçu comme menaçant. Les supposés «vauriens» deviennent avec le temps des concitoyens et concitoyennes appréciés. Ce qui paraissait étranger, autre, devient normal, et ce sont de nouveaux venus qui éveillent la peur. Les derniers arrivants sont toujours ceux qui en font les frais. L'histoire nous montre que beaucoup de choses peuvent se transformer. Si nous nous efforçons d'aller maintenant, de manière décontractée et sans à-priori, à la rencontre de ce qui nous paraît étranger, nouveau, ce n'est pas seulement parce que l'histoire nous aura appris quelque chose, mais ce sera avant tout notre contribution à une vie en commun dans la paix, ici et maintenant.

Sabine Jaggi, anthropologue, collaboratrice du service Migration des Eglises réformées Berne-Jura-Soleure, en collaboration avec le comité central des FPS.

Autres sources d'information

Eglises réformées Bern-Jura-Soleure, service Migration, Le dialogue de vie – Réflexions sur la cohabitation des religions, 2009

www.refbejuso.ch/en/structures/oetn-migration/migration.html

Cette publication est soutenue par la paroisse réformée de Kirchlindach et d'Eglises réformées Berne-Jura-Soleure, dans le contexte de la Décennie «Vaincre la Violence», www.refbejuso.ch/vaincrelaviolence.

